

71 : La géographie de la montagne

Le courrier de Cassandre n°71 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 03.02.08 par les cafés-géo.

Il ne semble pas que l'on puisse faire de meilleure géographie - on veut dire du pas léger de la littérature - ailleurs que dans l'ouvrage d'un écrivain qui n'était pas géographe de formation et, pour cela peut-être, plus géographe que bien des professionnels de la discipline.

Cet auteur part de la tradition fabuleuse qui fait de la montagne le lien entre la Terre et le Ciel (Sinaï, Nebo, Oliviers, Himalaya, Olympe, Monts du Ciel, Meru... p. 15-16). Puis il note (p. 17), qu'il existe deux classes dans lesquelles il est possible de ranger les symboles : ceux qui sont soumis aux seules règles de proportion et ceux qui, en outre, sont soumis à des règles d'échelle. Tout cela s'explique fort bien géographiquement. Autant passer tout de suite (p. 139) au chapitre cinquième où il est question de sapins, de résine, d'odeurs lointaines de plats cuisinés, d'ânes de portage, d'alpages et de vaches rondelettes. On n'y peut reconnaître aucune montagne particulière, même si l'on y trouve tout ce qui fait la montagne : genévriers, rhododendrons, alpages mouillés de mille ruisselets (p. 143), cascades, falaises, couloirs d'avalanche et surtout, surtout, limite supérieure à partir de laquelle il est interdit de chasser le gibier ou quoi que ce soit d'autre.

C'est la transgression de cette limite, de cette « frontière » que le narrateur-auteur commente. L'aventure lui a coûté tous ses biens et dix ans de sa vie à en réparer les effets géographiques, à partir de la p. 149. Voici les faits : accédant un jour, en cordée, aux délices des sommets, il conçut le fort désir, au bout d'un certain temps, de redescendre seul dans la vallée embrasser ses enfants. Sur le sentier qu'il traçait lui-même parmi les éboulis et les mousses, il fut pris dans une tempête exécrable qui le tint plusieurs jours prisonnier des séracs. Mourant de faim, il surprit un rat de roche à l'orée de son trou, mi-mulot mi-marmotte, l'ajusta d'une pierre, l'embrocha, le rôtit et le mangea.

Redescendu sain et sauf dans la plaine, il voulut un jour repartir. Arrivé près du lieu où il avait mangé le rat, la pente soudain explosa en éboulements, blocs de glace, arrachements et glissements de terrain, ruinant l'accès au glacier et, au-delà, aux sommets. Il fallut redescendre. Le Tribunal enquêta sur la catastrophe, le convoqua et l'en rendit responsable.

L'explication, en voici l'amorce, l'auteur, saisi à son tour par la maladie, n'ayant pu en écrire la fin. Son récit demeure ainsi, pour l'éternité, suspendu à une virgule. Le rat mangé était un vieux rat. Cacochyme, il ne pouvait plus attraper que des guêpes malades, porteuses de germes contagieux. Il en nettoyait la montagne. Lui mort, la contagion décima les guêpes. La pollinisation des plantes ne fut plus assurée. Les plantes *qui jouaient un grand rôle dans la fixation des terrains mouvants*,

Chacun peut écrire la suite des enchaînements. Cassandre vient de relire ce livre découvert en édition française dans le parc de Yosemite, durant l'automne de 1988, comme jeté - par qui, pourquoi ? - au fond d'une cabane autour de laquelle des biches, à l'aube, prenaient leur petit déjeuner. Ce livre, en ce lieu, en ce moment précis, voulait-il « signifier » quelque chose comme : à quels enchaînements le moindre encordement ne conduit-il pas ?

Ceux qui liront ce livre à leur tour, qu'ils aient ou non connu soit Yosemite, soit les parcs à séquoias alentour, pourront y retrouver la profondeur de l'étrange, au bout de 153 pages seulement. La référence ? *Le Mont Analogue*, René Daumal, L'Imaginaire, Gallimard.

Cassandre